



Photo: Deborah Barndt

Femmes et servantes du Chili

Marie La Palme Reyes

The author demonstrates that the feminist movement in Chile is limited to upper- and middle-class women who owe their freedom from domestic tasks to the exploitation of female servants. She asks how solidarity among women of different social origins can be achieved and poses the problem of how to structure society so that all women may seek fulfilment.

Notre amie était sympathique, exubérante, fantaisiste et appartenait à la 'bonne société'. Elle habitait une grande maison dans un quartier résidentiel de Santiago avec sa mère, ses deux filles et trois servantes. Nous avons passé une bonne soirée à parler d'amis, de la vie musicale à Santiago, de Pierrot Lunaire, de Lautréamont et soudain à deux heures du matin, la faim nous prit. Notre amie poussa un bouton et un instant après

une petite fille de dix ans, la fille de la bonne, toute fripée de sommeil, apparut. Elle lui demanda de nous préparer un casseroûte. Onze ans plus tard, je revis notre amie, tout aussi sympathique, gentille, exubérante. Elle avait été arrêtée en 1973 par la Junte militaire pour avoir aidé un ami à se réfugier dans une ambassade. Emprisonnée vingt-trois jours, elle fut témoin des tortures infligées à ses compagnes. Elle-même fut interrogée nue par les militaires, humiliée, subissant la saleté, les privations... Cette femme croyait à l'entraide des peuples, parlait contre l'exploitation des femmes, militait dans différents mouvements féministes. A deux heures du matin, la faim nous prit et elle réveilla une servante...

Grâce aux servantes, la femme chilienne et, en général, la femme latino-américaine de la bourgeoisie et des classes moyennes jouissent,

face aux tâches domestiques, d'une plus grande liberté que la femme nord-américaine. Cependant la liberté des femmes est obtenue au prix de l'exploitation d'autres femmes. Elsa M. Chaney et Vania Bambirra (dans *Female and Male in Latin America Essays*, Ann Pescatello, éditrice) mentionnent que les femmes qui ont une carrière ou qui disposent d'une liberté leur permettant de se réaliser, ne reconnaissent pas qu'elles détiennent ce privilège aux dépens d'un large groupe de femmes et souvent des filles de ces femmes. Cette exploitation implique un manque de solidarité entre les femmes de classes sociales différentes. Ainsi, les mouvements féministes au Chili sont issus des classes bourgeoise et moyenne; les femmes du prolétariat ne font pas partie de ces mouvements. Asunción Lavrin (*Latin American Women Historical Perspectives*)

affirme que très peu de femmes, même celles de gauche, se demandent comment structurer la société afin de permettre à toutes les femmes de se réaliser. Sous le gouvernement de l'Unité Populaire, on ne disait pas les "bonnes", mais les "travailleuses de la maison". N'empêche que ce sont elles qui faisaient la queue pour acheter la nourriture des maîtres! Celles avec qui je me suis entretenue n'ont aucune nostalgie de cette époque aucune sympathie face aux revendications des femmes de la bourgeoisie.

Les serviteurs vivent mieux que les habitants des bidonvilles ou des quartiers pauvres. Les servantes ont, en général, une chambre dans un quartier résidentiel, une bonne nourriture, l'eau courante. Quand elles se marient, elles trouvent souvent moins de confort dans leur nouvelle demeure. Aujourd'hui, une servante nourrie, logée, gagne \$200 par mois.

Michèle Mattelart, auteur d'un article: *"The Feminine Version of the Coup d'Etat"* (dans *Sex and Class in Latin America*, June Nash et Helen Icken Safa, éditrices), donne les statistiques suivantes pour l'année 1968: 100 pour cent des femmes

aisées travaillant à l'extérieur du foyer avaient une bonne et 30 pour cent en avaient deux ou plus. Toujours dans la classe bourgeoise: 85 pour cent des femmes mariées ne travaillant pas à l'extérieur avaient au moins une bonne. Dans la petite bourgeoisie, 88 pour cent des femmes travaillant hors du foyer avaient une bonne et seulement 40 pour cent des femmes demeurant à la maison en avaient une.

Je connais une famille dont le mari est chômeur depuis le Coup d'Etat; la femme, avocate, a un salaire extrêmement bas. Ils ont deux enfants, la maison est délabrée faute d'argent pour la réparer, cependant ils ont une servante. En 1970, 40 pour cent des femmes sur le marché du travail étaient employées comme servantes, lavandières, repasseuses dans les maisons privées et moins de 45 pour cent de ces domestiques étaient enregistrées par l'employeur dans des programmes de sécurité sociale. 20 pour cent des femmes travaillaient dans des usines, 25 pour cent étaient secrétaires ou vendeuses, les autres, techniciennes ou professionnelles.

Après ces quelques témoignages et statistiques, il est légitime de se

demander si les revendications féministes de la société latino-américaine devraient être les mêmes que celles de la société nord-américaine? Les revendications des femmes dans une telle société seront-elles centrées sur les rapports hommes-femmes ou davantage sur la lutte des classes? Plusieurs facteurs doivent être pris en compte, entre autres, l'image que la femme latino-américaine a d'elle-même, très différente de celle qui prévaut chez sa consœur nord-américaine. En général, elle se sent plus valorisée même au sein d'un rôle traditionnel.

Pour terminer, je citerai un extrait de l'introduction de l'ouvrage *Sex and Class in Latin America*: "In Third World countries, therefore, class inequalities take priority over sexual inequality, since only a basic structural change aiming at a more equitable distribution of wealth and income, coupled with the recognition of the needs for sexual equality, will benefit working-class women as well as their more privileged sisters. Even in the United States, the failure of the women's movement to take into account the persistent inequalities based on class has limited its appeal to working-class women."

LITERACY

he would beat her
because she was woman
and Indian, and he thought
he had debased himself with her
in this uncivilized place;
loved only his books,
Shakespeare and Plato
and Songbirds of England;
locked himself often in
and read them bitterly
she when he died
piled them all in the front yard,
emptied on them a can of coal oil;
only when they were burning
did she pull one out
and cry over
the curling pages

Leona Gom



VIVA NICARAGUA LIBRE

Support the adult education projects in Nicaragua and ongoing solidarity work in Canada. Buy a set of six different postcards or five different notecards (with envelopes), each with a short educational narrative and showing Nicaraguans working to rebuild their country.

This project is co-sponsored by Canadian Action for Nicaragua and the International Council for Adult Education.

Sets of postcards are \$2.50 per set (10-19 sets at \$2.25, 20 or more at \$2.00); sets of notecards are \$3.50 per set (10-19 sets at \$3.25, 20 or more at \$3.00). Please enclose 30¢ postage for the first set, 15¢ for each additional set.

Make cheques payable to "Testimonios de Nicaragua" and mail, along with your name and address, to Canadian Action for Nicaragua, Box 398, Station E, Toronto, Ontario M6H 4E3.